

L'AMOUR NE DISPARAÎT JAMAIS

*La mort n'est rien.
Je suis seulement passé dans la pièce d'à côté.
Je suis moi, vous êtes vous.
Ce que nous étions les uns pour les autres,
Nous le sommes toujours.
Donnez-moi le nom que vous m'avez toujours donné.
Parlez-moi comme vous l'avez toujours fait.
N'employez pas un ton différent.
Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.
Souriez, pensez à moi.
Que mon nom soit prononcé à la maison comme il l'a
toujours été.
La vie signifie ce qu'elle a toujours signifié.
Elle est ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de votre pensée, simplement
parce que je suis hors de votre vue ?
Je vous attends, je ne suis pas loin,
Juste de l'autre côté du chemin.
Vous voyez, tout est bien.*



LES YEUX

*Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Et dorment au fond d'un tombeau
Et le soleil se lève encore.*

*Les nuits plus douces que les jours
Ont enchantés des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.*

*Oh ! Qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce que l'on nomme l'invisible.*

*Et comme les astres penchants
Nous quittent mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.*

*Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme, voient encore.*

Sully Prudhomme.



TU AURAS SAVOURÉ

*Tu aurais savouré cette fête dernière :
à tes pieds la cité entière, et le pays,
le fleuve et le clocher, et les seins des terrils,
juste assez de beauté pour l'âme plus altière.*

*La terre est sèche et saine où tu reposeras.
Tu l'aurais en ta main doucement effritée
ainsi que nous, muets, l'âme un instant posée
entre une grande peur et ce ciel de gala.*

*C'est ici désormais qu'en fraternelle fièvre
tes fils mesureront le compte de leurs ans.
Le tien est clos. Déjà tu vis d'un autre temps.
Mais qu'il est lourd, le doigt qui pèse sur ta lèvre...*

Arthur Haulot.



PÈRE VOICI MON CŒUR

*Père voici mon cœur lourd de plus de richesses
qu'il n'en saurait porter. Humble je les dépose
avec leur goût de sel, de vent et d'allégresse
au seuil de cette terre altière où tu reposes.*

*D'or et de feu la gerbe en mes bras assemblée.
Je m'en irai demain par notre chemin creux
te dire les beautés au monde dérobées
et les chants des clochers cueillis à d'autres cieux.*

*Je n'en finirai pas de te dire la gloire
de la mer et du ciel à jamais emmêlés
et la mort ne sera qu'obstacle dérisoire
à te donner ta part de leur éternité.*

Arthur Haulot.



PÈRE, IL ME FAUT AUSSI...

*Père, il me faut aussi rassembler nos défis
ce mouvement du front basculant la lumière
ce sang brusque levé, cette voix qui pâlit
et ce refus de nos genoux à la poussière.*

*Il n'est qu'une révolte que j'ai pu nourrir
celle qui cheminait par mes doigts étendus
sur ton cœur pur soleil au point de s'engloutir
en la mer de sa mort. Père, je l'ai voulu*

*Calmé de ce grand calme des choses infinies.
Je l'ai bercé des mots qu'on dit à l'enfant nu :
paix, paix, mon amour, paix dans la grande prairie,
paix là, mon pauvre cœur, paix où tu es venu.*

*Pour m'assister j'avais ta voix la plus ultime
l'ordre que tu voulais autour de toi régner
tes durs doigts de gisant noués sur la poitrine
et ton silence en nous encore à s'ignorer.*

*Ce cœur que j'ai conduit au-delà de la peur
j'en écoutais les coups déchirer ma tendresse.
Lorsque ton sang s'est tu, quand s'est couché ton cœur
j'ai baissé les volets sur ma longue jeunesse.*

*J'assume désormais le poids de tes défis.
Ce mouvement du front basculant la lumière
Ce sang brusque levé, cette voix qui pâlit
et ce refus de tes genoux à la poussière.*

*Arthur Haulot.
Extraits de Père, Est-Ouest, Bruxelles, 1960.*



RECUEILLEMENT

*Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.*

*Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,*

*Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;*

*Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.*

Baudelaire.



CHANT FUNÈBRE

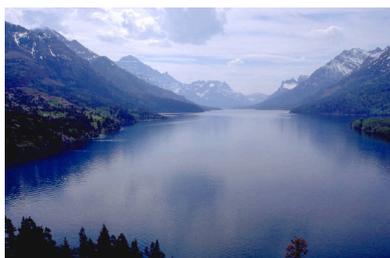
*Arrêtez les pendules, coupez le téléphone,
Empêchez le chien d'aboyer pour l'os que je lui donne,
Faites taire les pianos et sans roulement de tambour,
Sortez le cercueil avant la fin du jour.*

*Que les avions qui hurlent au dehors
Dessinent dans le ciel ces trois mots : Il Est Mort,
Noyez voiles noirs aux colonnes des édifices,
Gantez de noir les mains des agents de police.*

*Il était mon Nord, mon Sud, mon Est et mon Ouest,
Ma semaine de travail, mon dimanche de sieste,
Mon midi, mon minuit, ma parole, ma chanson,
Je croyais que l'Amour jamais ne finirait : j'avais tort.*

*Que les étoiles se retirent ; qu'on les balaye ;
Démontez la lune et le soleil,
Videz l'océan et arrachez la forêt ;
Car rien de bon ne peut advenir désormais.*

William H. Auden.



LA MORT

*Elle entre et va
 Sans regarder personne
 Tout droit vers l'homme qu'elle a choisi
 Et lui dit de la suivre
 Et lui se lève et obéit
 Et lui qui était là
 N'y est plus*

*Pourtant son verre est encore plein
 L'haleine de sa bouche
 Se mêle encore à l'air que nous respirons ;
 Pourtant on marche sur ses pas
 On redit ses paroles
 Pour que se réchauffe
 L'Empreinte de ses gestes ;
 Mais la place reste vide
 Où il se trouvait
 Mais la place de notre cœur où il vivait
 Reste vide.*

*Mais voici :
 Il nous échappe subitement
 Dans le passé
 Mais voici :
 Il n'est même pas encore
 Un souvenir
 Il est –maintenant-rien.*

*Camille Goemans.
 « Œuvres ».*



LA MORTE

*Il entendit la mort
Derrière cette porte.
Il entendit la mort
Parler avec la morte.*

*Il savait que la porte
Était mal refermée
Et que, seule, la mort
En possédait la clé.
Mais il aimait la porte
Et, quand il l'entendit,
Il marcha vers la porte
Et l'ouvrit.*

*Il ne vit ni la mort, ni la morte ;
Il entra dans la nuit
Et doucement, la porte
Se referma sur lui.*

*Maurice Carême.
« Petites légendes ».*



FRONTIÈRES

Ta main sur la mienne, tu la serres de toutes tes forces comme si tu voulais me les donner mais je continue à étouffer inexorablement.

Il faudrait surtout m'aider à m'en aller avec courage en plaisantant sur cet air qui décidément ne veut pas de moi.

Peu d'inspiration, beaucoup d'expiration, m'apprendre à expirer en souriant.

Rien ne sert de souffrir, il faut mourir à point, mourir comme on efface un nom avec une gomme, retenir son souffle au point de le perdre.

Il a eu dira-t-on une belle mort.

Pourtant, on meurt toujours à douleur.

Frontières, jusqu'à quand irai-je errant d'une vie mutilée à une mort, de jour en jour différée.

Le reportage est trop long, j'ai mal à la tête, j'ai mal des pieds à la tête, ni lits ni fauteuils ne me reposent plus.

Frontières de la douleur et de la mort jusqu'à quand ?



POUR ISABELLE

T'ai-je vraiment promis de ne pas mourir ? A supposer que je me sois laissé arracher cette promesse, c'était pour t'empêcher de pleurer tel soir, c'était pour rire en somme.

Si je meurs, (...) ce ne sera pas l'enfer, mais seulement dans une terre quelconque. Pourquoi ma mort serait-elle l'enfer pour toi ? J'ai tant aimé la vie, je t'ai tant aimée. Et je transformerais, moi, ta vie à toi en enfer ?

Je ne serai plus mais les choses et les gens que j'ai aimés avec toi resteront à tes côtés.

Cet amour, il était en toi, j'ai seulement essayé de le nourrir. Il est en toi comme une source de vie et ce feu ne s'éteindra pas quand je te quitterai.

Ma vie et ta force t'habiteront ; elles t'habitent déjà.

Tu me portes de toutes tes forces ; si je meurs, je serai plus léger.

Après un temps de désarroi, tu apercevras que ce monde de chair et de larmes est aussi un monde de joie ; la beauté et l'amour y poussent partout par touffes. Laisse alors la vie t'envahir. Je ne te quitte pas ; je me suis confondu à cette partie de toi qui toujours s'émerveille.

